

lundi 17 octobre - Courcyne,

Cher Francis Peduzzi,

J'hésite. Au coup je psychote. Alors, si j'en ne vous écris pas, vous allez (peut-être) vous dire que je suis fâché, (peut-être) que j'ai oublié, (peut-être) que j'ai bien joué l'an dernier mais que cette année est une autre année. Ou alors, je vous écris, et vous allez (peut-être) vous dire que ça y est, la revolta, avec ses chaussures rouges et ses lettres interminables, (peut-être) qu'elle croit que vous n'avez rien d'autre à faire de vos journées, (peut-être) que c'est pire qu'un abonnement, gratuit certes, mais non choisi. Bref, j'hésite. Je conjecture. Je suis partagé. Le dilemme cornélien ramené à ma minime hauteur : écrire, ou ne pas écrire ? Je ne sais pas si c'est la question, mais en tout cas ceci est la réponse... Vous voyez la logique, écrire pour dire qu'on ne sait pas si on va écrire. Je me fais penser à Radio Algérie ; non, pas pour le côté nostalgique, non. Mais parce qu'il m'arrivait de l'entendre, l'année dernière, dans une émission où les chansons défilaient en fin d'après-midi ; et chaque jour, à un moment donné, le défilé était interrompu par une voix qui disait : Radio Classique vous offre cette demi-heure de chansons sans interruption.

La langue est merveilleuse : elle est semée de phrases impossibles, comme de mini Maphys ou Rocher verbeux : « Je suis morte » - « Je ne te parle pas » - « Je me tais » - « Impossible n'est pas français » - « Tu n'es pas » - « Je mens » - « Il ne faut jamais dire jamais » - « Si peu que pas » - « Il ne faut jamais dire jamais » - « Je sais que je ne sais rien » (merci malicieuse Socrate) - « Ça va ne vaut rien, mais rien ne vaut la vie » (merci supposé Abraham) - « Si si, je ferme ma gueule... oui, complètement » (merci nécessaire Coluche) - Ah ! on n'a pas fini de se demander si c'est ou n'est pas une pipe !

En tout état de cause, je ne me fais pas violence pour vous écrire. D'autant que je voulais vous relire ce que vous aurez lu et entendu des centaines de fois depuis juin dernier : honglra a été un grand moment. Bien sûr le rif de l'émotion s'est quelque peu apaisé. Mais je veux croire que c'est parce que nous l'avons incorporé, et que nous sommes ainsi constitués de toute la beauté que nous aurons reçue, là, et ailleurs. Un peu comme notre cerveau ignore le sucre qui pourtant lui permet de fonctionner (Un peu... : ceci pour faire passer l'approximation de la comparaison, sa scientificité schématique.)

* ah ! un bis malin contreux --

J'ai également souri quand j'ai lu dans le Brd littoral que le Channel revenait à un prix unique, et modique, du billet, et j'ai trouvé que vous avez le triomphe bien modeste - sagement, sans doute - mais j'espère que vous avez bu du petit lait - Et je me suis dit in petto (un discret hommage à votre italianité) que vous étiez fin diplomate. Comme le faisait dire Jacques Villard, dans un de ses premiers sketches, à son personnage, un spectateur qui venait féliciter l'artiste en sa loge: « Je n'aurais que deux mots: bravo ».

Je m'assieds une fois de plus à cette vieille table mes yeux contemplent la merveilleuse banalité de mon jardin, s'attardent sur le salon de jardin délaissé - Jean Marais est là, somptueux, tranquille. Voilà deux ou trois ans qu'il est apparu dans mon jardin, venu de nulle part, et qu'il y passe des heures immobile - Hiératique, il me fixe de son magnifique regard vert, ni effrayé, ni arrogant, ni agressif; magnifique, oui, ce chat qui n'appartient à personne, qui apparaît puis disparaît silencieusement sans que je sache où ni pourquoi, et qui, comme la Bête de Jean Cocteau, est doté d'une extraordinaire collerette de poils noirs qui cachent son cou et lui font une tête énorme, vous voyez? Mais pourquoi vous raconter cela? Pourquoi, non, peut-être, parce qu'écrire, même une lettre médicale, c'est tenter, non pas l'aut d'immobiliser l'instant sous les mots, que de restituer toute l'épaisseur de la vie, le petit vore quotidien, ordinaire - C'est penser, en ce qui me concerne, mon petit ici et maintenant en même temps que projeter ce moment, encore non advenu, où vous me lirez, et qui me restera inconnue, qui m'est virtuel, lors même qu', symétriquement, dans votre présent concret de lecteur, vous n'aurez pas de connaissance précise de ce temps, pour vous passé, où je vous écrivais. Et bien somme toute, mutatis mutandis (et bien sait qu'il y a là beaucoup à changer, on est dans une considérable différence d'échelle, de qualité, de sens), il en est ainsi pour moi de ce qu'on pourrait appeler un peu schématiquement la culture. Ceux qui, comme vous, travaillent dans la culture, ou qui, comme moi, tentent de transmettre en ~~l'~~enseignant les dites « lettres classiques » ont forcément la conviction que ce qui fut le présent importe et signifie. Importe et signifie sans notre présent.

Et bien je reprends ce papier mercredi 19, avec, je dois le dire,

une sorte d'incompréhension de moi-même, et de doute : car quelle drôle d'idée que de vous écrire ! Plus est, pour me raccorder à ce qui était déjà posé sur le papier, je relis les dernières lignes écrites précédemment, et je me surprends à ce point que j'écrivais, « ceux qui, comme moi, tentent de transmettre en les enseignant... » ; je me dis qu'à la très grande proximité de mon 67^{ème} anniversaire (et ça ne me fait pas rire, croyez-le bien) ce point... Il y a quand même 24 ans que j'ai quitté mon collège - et autant d'années que j'ai le plaisir intense et délicat de donner des cours à l'Université du Temps libre, et c'est ce qui motive, ou du moins excuse ce présent qui frise un léger ridicule - mais il est si merveilleux de faire ces cours, dépourvus de leurs contraintes institutionnelles, à un auditoire cheveu mais conquis d'avance, d'avoir face à moi des visages ridés, des corps fatigués, mais des regards vifs, curieux, ouverts : merveilleux ? touchant, attendrissant, admirable, enthousiasmant ; consolant, aussi, et encourageant : des gens parfois tellement âgés / je décline tous les -généralisables possibles à partir du sera- / qui pensent nécessaire de nourrir encore leur esprit de ce que furent, firent, écrivirent nos prédécesseurs. De quoi ne pas désespérer tout à fait du genre humain... Et en ces temps, voilà bien qui est précieux.

Où bien voyez-vous, je pense qu'il en est de même de Hong Ma. Ce que je ressens à l'échelle infime de mer trois ou quatre dizaines d'« élèves », c'est ce que j'observe en même temps que j'enseigne et que j'en suis partie à l'échelle magistrale, majuscule, de la présence de Hong Ma - Il y a bien sûr la beauté intrinsèque de cette marionnette géante - mais comment expliquer, pour prendre l'exemple du spectateur lambda que j'connais le mieux, à savoir moi, que je l'ai suivie dans la foule, dans le vent et les averses ? Bien sûr, que je suis restée tout le temps de la scène du samedi soir à l'hôtel de ville, alors que je ne voyais rien du spectacle, si ce n'est par ce sentiment que toute la douleur est abolie, que la désespérance n'est pas de mise ? Qui bien sûr un sentiment fugitif et illusoire, parce qu'à l'aune de la raison il y a fort à parier que dans cette foule innombrable il y avait des gens bornés, racistes, anti-chômeurs, anti-migrants, anti-islam, des courbes d'idées, des... (mais me suis-je regardée dans la glace ?) Pour autant, à propos de Hong Ma, je voulais vous dire qu'une des choses qui m'ont

le plus touchée, - c'est qu'elle se soit promené dans le quartier des
Cailloux. Cela, c'était merveilleux - Et l'une des plus belles
images que j'en conserve, c'est celle de cette dame du quai Catinaud
qui attendait Hong Ha, à sa fenêtre du premier étage, avec quelques
enfants; et ils tenaient devant leur fenêtre un grand tissu sur
lequel ils avaient écrit « Bienvenue Hong Ha ». Je ne sais plus
si j'en ai pas déjà raconté, mais bis repetita me placent,
vous l'aurez sans doute déjà constaté vous-même - Pour moi, cette
scène insignifiante fut un moment de grâce pure, et la qu'enlèven-
ce de la réussite de la venue de Hong Ha - Petit pécuniaire échoué,
moi j'en ai fait une photo, médiocre, mais à ma connaissance
Archer de Smidt, qui photographiait pour le ~~Club~~ ^{Club} culturel, a dû faire
cette photo aussi, et, lui, réussie.

Tout ce que je voulais vous faire savoir, si je vous écrivais...
Je puis aussi, je tenais à vous dire, après l'année, la saison, plu-
-tôt, que vous avez vécu en 2015-2016, entre difficultés, drames,
et réussites; à vous dire que j'espère que vous allez bien mainte-
-nant, profondément bien, et que votre équilibre personnel n'en
est plus affecté.

Et bien, quand je vous aurai salué amicalement, j'en aurai
terminé de cette lettre, quasiment brève... Alors je vous
salue bien amicalement,

Thé
Balthazar

Un petit codicille cependant: si vous n'en pouvez plus de recevoir
ces écritures à vos adresses, dites-le moi clairement: je
survivrai: je suis une serial-writer, je ne manquerai pas de
trouver d'autres victimes - Et sinon, eh bien... je reviendrai sur les
lieux de mon crime... C'est dit!